



Suite....

Plusieurs retours m'ont été fait concernant mon premier jet de Juin (bulletin 152) ; l'un d'eux, j'espère ne pas trop déformer les propos, serait que ce texte ne concernait pas tant la description d'un travail de psychothérapie psychanalytique que celle du désir de pratiquer un travail analytique. Force est de constater que cette remarque est fondée et que je tends à aller du côté de l'analyse, écoute flottante, association libre, appuie sur la théorie freudienne et ses divers concepts en vue d'interpréter les éléments inconscients passés au préconscient. Depuis Juin ou j'ai écrit le début de mon texte « Entrez en Analyse » et aujourd'hui, 6 mois se sont écoulés. Il y a eu plusieurs réunions à Patou de préparation des journées ainsi que plusieurs réunions du conseil ou nous les avons aussi évoquées.

Durant ces discussions j'ai entendu parler du « désir de l'analyste » que j'ai dans un premier temps (mal)compris comme : « désir de devenir psychanalyste ». Nous avons aussi parlé du « cadre » de l'analyse. Qu'est ce qui fait cadre ? Est-ce le décor, le divan, le rythme des séances ou bien justement ce fameux « désir de l'analyste » comme il me semble le comprendre aujourd'hui ? Depuis Juin il y a eu la nouvelle tentative du député Fasquelle qui accole psychanalyse et maltraitance afin d'attaquer la psychanalyse, qui doit sûrement le déranger fortement pour qu'il s'y intéresse autant et veuille la rendre hors la loi. Depuis Juin je me suis marié et ma femme porte notre enfant, cela peut peut-être surprendre que j'en parle ici, mais je crois que ce n'est pas sans lien avec la suite dans la mesure où quelque chose en moi a changé, mon regard, mon rapport au monde s'est trouvé modifié. Depuis Juin il y a eu des déboires aussi (on ne peut pas passer son temps à se marier et faire des enfants). Des déboires professionnels : Lassitude à l'ITEP ou je travaille, les lieux de pensée et d'élaboration sont souvent attaqués ; l'institution, comme les enfants qui la fréquente, aurait tendance à être dans l'agir

et à mal supporter que l'on questionne cela, qu'on y pense, qu'on le parle afin de ne pas le répéter. Déboires professionnel toujours lors de la procédure de recrutement pour un autre lieu ou l'on a oublié de me parler clinique et où j'ai mal supporté de me sentir (d)évalué par des représentants du « monde de l'entreprise ». Toutes ces choses, expériences plaisantes ou déplaisantes, m'ont mises au travail. Je me suis réinvesti au sein de l'ITEP mais avec un je ne sais quoi de différent qui me semble-t-il m'a permis de porter une attention différente aux enfants que je reçois, à la fois plus forte mais aussi plus souple, leur laissant plus la liberté d'être eux-mêmes. Je reconnais avoir quelques difficultés à mettre des mots là-dessus alors j'espère qu'un exemple pourra être plus clair :

Jennifer est une fillette de 10 ans que je suis en psychothérapie depuis 3 ans. Régulièrement elle fait des « crises » dans l'établissement ou elle crie : « je m'en bat les... » ; Et ou j'entends : « je m'emballe... ». Dans ces moments de « crises » elle semble hagarde, totalement inaccessible au dialogue, elle me répond par des flots d'insultes quand je vais vers elle suivi de : « DEGAGE !!! ». Le reste du temps nous avons plutôt une « bonne » relation et dans mon bureau elle peut se montrer joviale. En revanche si j'aborde quoi que ce soit ayant trait à son vécu ou son ressenti elle peut se fermer aussitôt et devenir agressive. Pas question donc de parler de ses « crises » sous peine de les déclencher. Récemment, lors d'une de ces crises elle s'est sauvée de l'établissement alors que j'en sortais. Très vite les personnes présentes qui fumaient une cigarette devant l'entrée rentrent, nous laissant seuls Jennifer et moi. Comme à l'accoutumée je ne peux établir de lien avec elle et elle me crie « dégage ! » alors qu'elle-même s'éloigne de plus en plus quand je l'approche, allant jusqu'à se retrouver au milieu de la route, obligeant les voitures à piler ou faire un écart pour ne pas la renverser. Bien que très préoccupé par sa sécurité et incertain de prendre la bonne décision je lui dis : « Jennifer je ne peux pas te laisser faire ça alors je vais partir ! ». Et, je m'éloigne en espérant qu'une fois seule qu'elle reviendra vers l'établissement ce qui est effectivement le cas.

Je la vois dans mon bureau quelques jours plus tard pour sa séance hebdomadaire. Deux options me semblent alors probables. La première serait de ne pas aborder le sujet qui fâche ; la seconde de le faire et de fâcher Jennifer qui quitterait alors mon bureau sans me parler. J'ai finalement pris la parole pour lui dire ce que, moi, j'avais ressenti comme peur en la voyant ainsi en danger au milieu de la route. Je lui ai expliqué pourquoi j'étais parti et le fait que j'espérais que ça la ferait rentrer ; enfin, je lui ai dit que bien que nous ayons une bonne relation, je faisais le constat que dans ces moments de colère et de souffrance, elle n'était plus accessible. Je lui ai alors précisé que je comprenais qu'elle puisse avoir besoin de se sauver, d'insulter, mais que sa sécurité étant ce qu'il y a de plus important, il fallait absolument qu'elle arrive à le faire sans se mettre en danger. A ma grande surprise Jennifer a écouté tout le long, sans m'envoyer balader, sans se sauver et elle a même paru touchée par mon discours. Elle l'a visiblement intégré puisque quelques jours après, alors que les éducateurs la cherchaient

partout parce qu'elle avait à nouveau « fugué », elle a été retrouvée cachée quelque part dans l'établissement. Je comprends le fait que Jennifer m'ai surpris en réagissant autrement que ce que je pensai par le fait que j'ai dû m'adresser autrement que d'habitude à elle. En effet, à aucun moment je n'ai attendu de réponse de sa part, je ne l'ai aucunement sollicité pour mettre du sens sur son comportement et c'est cela je crois qui a rendu mon discours understandable. Mon attitude, mes attentes vis-à-vis d'elle étaient en quelque sorte neutralisées, mises de côté.

### Comment c'est l'analyse aujourd'hui ?

Quand Marc Vincent a proposé cette formule comme un des sous thèmes de nos journées, elle m'a tout de suite plu. Bien que ce qui suit dans le texte est arrivé après qu'il ait employé cette formule, je crois y trouver pourtant la raison du pourquoi cette formule m'a plu.

Très récemment un patient adulte que je suis en libéral depuis un an me raconte s'être acheté un livre sur la psychanalyse. Ce qui l'intéresse dans sa lecture c'est qu' « en psychanalyse il faut tout dire ». Il ajoute qu'il a déjà abordé avec moi le fait qu'il était mal à l'aise en société et qu'ici non plus il ne disait pas tout. J'évoque donc le fait qu'il a sûrement lu qu'il existe en psychanalyse un dispositif qui facilite le fait de « tout dire ». Il me répond qu'il a lu effectivement que certains fermaient les yeux ou tournaient les fauteuils. Je ne peux m'empêcher de sourire quand je lui fais remarquer qu'en face de lui, à ma gauche, il y a un divan et que ce divan peut nous servir. Nous en parlons donc un moment et j'exprime le fait qu'il est déjà en analyse et que ce dispositif serait un aménagement qui facilitera le travail. J'évoque aussi la possibilité de passer à plusieurs séances par semaine. Cette discussion se fait en face à face mais, déjà un nouveau discours semble émerger. Il a lu que le transfert correspondait au fait que l'analyste incarnait un objet ou un proche et il précise qu'il a parfois le sentiment de chercher mon approbation comme ... il hésite... « comme avec mon père » (père qu'il voit très peu et qu'il cherche inlassablement à satisfaire). Il raconte des rêves, lui qui jusqu'à maintenant n'a jamais rapporté de rêves en séance bien que je lui ai posé la question plusieurs fois. Il évoque des souvenirs infantiles qu'il avait tus jusque-là. Tant de matériel qui arrive après sa lecture et l'évocation de « faire une analyse », je ne peux m'empêcher de lui dire que deux rêves la veille de la séance et livrer ainsi ses souvenirs est une manière de me satisfaire.

Toujours est-il que la semaine suivante il est allongé sur le divan et moi assis dans le fauteuil de l'analyste. Pour être honnête, j'attendais ce moment ou un patient me demanderait de prendre cette

place, comme si je ne pouvais vraiment l'occuper autrement. Je ne me sentais tout simplement pas légitime pour y être alors que cette séquence (ou plutôt ces séquences évoquées précédemment) me font dire que j'y étais parfois, sans le dire, sans le penser, ce qui, je crois, est dommageable pour le travail.

Je fais le constat que le cadre externe, le divan et le rythme des séances, vient étayer les cadres internes, celui de l'analysant et celui de l'analyste. La règle fondamentale que j'ai formulé ainsi : « vous êtes en analyse, je vous invite à parler de vous en disant tout ce qui vous vient à l'esprit, sans censure, même si cela vous semble futile, absurde ou déplaisant » nous permet je crois de nous « entendre » sur ce vers quoi nous allons tendre (l'oreille). En effet, il s'agit pour cet analysant de pouvoir aborder un certain nombre de chose qu'il n'ose, ne peut ?, aborder en face à face et il s'agit pour moi d'être capable de recevoir sa parole en tant qu'analyste. Je ne cache pas que j'éprouvais une certaine angoisse à me lancer de la sorte et que mon premier réflexe a été de réfléchir à qui m'adresser pour un contrôle. Mon sentiment était bien de me « jeter à l'eau » avec le mélange de peur et d'excitation que cela peut engendrer. Je dirais que si mon patient cherche un savoir sur lui-même, s'il attend des séances un mieux-être, je suis moi en position d'apprentissage puisque j'ai l'impression de m'engager dans une pratique différente (à moins que ce ne soit de pratiquer différemment).

Les séances qui ont suivies furent bien différentes des séances en face à face. L'absence du regard semble jouer. La parole, en tout cas celle qui verbalise les pensées plus archaïques, plus crues, plus cachées car culpabilisantes (dérangeantes), cette parole donc, semble pouvoir trouver oreille pour l'écouter. De mon côté aussi l'absence de vis-à-vis m'impacte, sauf que je peux choisir de regarder vers le divan et voir l'analysant ou, laisser mon esprit flâner au gré des paysages qui ornent les murs de mon bureau : Maroc, Islande, mer, montagne, campagne, désert.... Comme mon patient j'expérimente ce dispositif pour la première fois et je cherche ma manière de le faire. Je me rends compte que j'aurais tendance à trop intervenir et je me force à le laisser venir, me contentant de manifester ma présence et de rester concentré sur ce qui se dit, ne se dit pas, voudrait peut être se dire ?, ce que je pense, ce que je ressens, ce que je voudrais dire comme relance, interprétation, question, pourquoi je pense à le formuler ainsi et est-ce le moment de le faire ? Le silence de l'analyste me semble fondamental pour ne pas couper le fil associatif de l'analysant et lui permettre d'en dire plus. Il ne s'agit pas pour moi de rester silencieux toute la séance (en tout cas pas celles-ci) mais tout simplement de prendre mon temps et laisser du temps à l'analysant.

Je dirais donc qu'il y a une certaine synchronisation entre mon écoute et le discours de mon patient sans savoir réellement si c'est un changement dans mon écoute qui induit un changement de son

discours ou si le changement de son discours induit un changement de mon écoute. Ce qui me paraît important c'est qu'il y ait de la parole, des silences et de l'écoute.

Je pense qu'à ce moment nous sommes peut-être plus seuls l'un et l'autre comparé à lorsque nous étions en vis-à-vis. Ce n'est pas sans lien avec sa problématique et la mienne quand je fus sur le divan. Pourtant l'un comme l'autre nous sommes probablement plus en lien avec nous-mêmes et plus à même de nous rencontrer ou de laisser nos inconscients se rencontrer.

Mon patient se laisse plus facilement aller à la régression et moi je peux plus facilement maintenir une attention « flottante », je me sens moins appelé à intervenir comme parfois cela peut l'être en face à face. Je crois que ce dispositif, avec ce patient, rend les choses plus faciles pour les deux protagonistes analyste/analysant.

Tout ça ne répond pas vraiment à mon souhait initial qui était de dire quelque chose des psychothérapies psychanalytiques. En essayant de dire quelque chose de ma pratique j'ai vu celle-ci évoluer et j'ai le sentiment encore un peu confus que c'est venu tout à la fois clarifier et embrouiller la situation. Je ne suis pas plus apte aujourd'hui à définir ce qu'est une psychothérapie psychanalytique, je peux en revanche expérimenter le fait que parmi les patients que je rencontre dans ce cadre de psychothérapie, certains sont clairement dans une démarche analytique et que s'ils ne sont pas en analyse cela tient en partie à moi. Maintenant, s'agit-il de les faire entrer en analyse ? Comment conjuguer la demande de départ « je cherche un psy car je vais mal » avec un travail analytique quand elle s'adresse à un psychologue/psychothérapeute ? (ce sont les deux intitulés sous lesquels j'apparais dans l'annuaire).

Si ce patient n'avait pas acheté son bouquin « la psychanalyse de Freud à aujourd'hui » je ne lui aurais pas dit qu'il était en analyse. Si je ne lui avais pas proposé ensuite le divan et plusieurs séances par semaine, j'aurais sans doute continué de dire que nous faisons une « psychothérapie psychanalytique » et l'émergence d'un nouveau discours aurait-elle pu me surprendre comme cela a été le cas ? Pourtant je sais que ce n'est pas ce cadre ou dispositif qui fait l'analyse mais pour ma part il a contribué à accepter de passer du psychologue/psychotérapeute à l'analyste.

Ce texte n'atteint donc pas son objectif qui était de décrire, afin de définir, ce qu'est une psychothérapie psychanalytique. Toutefois, en passant à côté de l'objectif visé il me permet de témoigner de ce qu'est un travail analytique, thérapie, cure, face à face ou divan, j'ai toujours le sentiment d'être au travail avec mon patient, de cheminer en même temps que lui. Parfois nos problématiques peuvent se faire écho et je dois redoubler de vigilance pour faire la part des choses entre ce qui m'appartient et ce qui appartient au patient.

Enfin, j'ajoute que durant ces 6 derniers mois, il y a aussi eu à Patou les venus de Pierre Boismenu et de Jacques Aubry.

Je n'étais pas là quand Pierre Boismenu a fait son intervention mais je l'ai lu dans l'infâme n°153 et cela ne pas laissé indifférent. Ce texte aura eu l'effet de m'interroger sur ce qui peut m'empêcher de « me déplacer » d'un point de vu psychique. Une phrase a résonné de manière particulière, comme une invitation, lorsque je l'entendais m'appeler « analyste ne s'avouant que psychologue clinicien ». Il s'agit bien de la voix d'un autre qui résonnait lors de ma lecture de son texte, autre en moi-même qui venait me dire quelque chose. Ce sentiment aura été renforcé après la venue de Jacques Aubry et la discussion conviviale qui s'en est suivi autours d'un verre à laquelle je me suis senti invité. Patou c'est aussi ça, une invitation à la psychanalyse sous toutes ses formes, une invitation à se mettre au travail qui fait « bouger » sa façon de travailler.

Quand je disais tout à l'heure que nos problématiques étaient parfois en écho, ce jeune homme que je reçois en analyse et moi ; il dit chercher la reconnaissance d'un père et moi, qui vais bientôt être père, celle de mes pairs.

Jonathan Grimaud

Décembre 2016